

26 juillet 2028, 12 h 45, Suresnes, rue de Verdun

Comme chaque jour à la même heure, au croisement de la rue Gustave-Flourens, deux longues files d'attente se rejoignaient de chaque côté de la rue de Verdun. À l'ouest, au pied de l'église du Cœur-Immaculé de Marie, sous une grande tente, le Secours catholique proposait de quoi apaiser, dans le recueillement et la prière, les ventres affamés. Sur le trottoir d'en face, une autre procession interminable se traînait en direction d'un second point de distribution alimentaire. On n'y exigeait pas de faire semblant de croire encore en Dieu. Ici, pas de tente, mais une camionnette de l'association Entraide mutuelle et solidaire, une des rares organisations autorisées à exercer son action dans plusieurs villes.

Le cortège qui menait vers le fourgon EMS était plus bruyant, mais tout de même assez discipliné. Au moindre trouble, l'EMS pouvait perdre son habilitation. Au milieu de cette misère, on pouvait encore distinguer ceux qui possédaient un sac à dos de ceux qui n'avaient sur eux que leurs vêtements. Les premiers étaient surnommés les « escargots », en référence à la tente et au matériel de couchage contenus dans leur sac. Le flanc gauche relevé donnait à la camionnette des airs de magasin itinérant.

À l'intérieur, quatre bénévoles portant le même tee-shirt et la même casquette à l'effigie d'EMS distribuaient plusieurs variétés de sandwiches, ainsi que des fruits et des légumes de saison pouvant se consommer crus. Chacun des « convives », comme les appelait Lucie, avait droit, en cette période de chaleur, à une brique de jus de fruits ou une bouteille d'eau de source.

Lucie Préjean était bénévole pour l'EMS depuis un an. Elle avait décroché, l'année précédente, un doctorat en science politique à la prestigieuse université Paris-Dauphine malgré un sujet de thèse particulièrement délicat. Bien qu'étant la fille d'un sénateur ULU¹, Lucie avait insisté pour étudier les *Responsabilités de l'ultralibéralisme dans la crise économique et sociale*, dans laquelle se débattait, jusqu'à ce jour, plus de la moitié de la population européenne. Grâce à quelques subtils aménagements dans la formulation de sa conclusion, elle avait évité de se mettre à dos un des membres du jury, dont le rejet lui eût fermé les portes du doctorat.

Son père, Alain Préjean, avait eu l'habileté, ou la délicatesse paternelle, de ne pas interférer dans le choix de sa fille tout en prenant soin de souligner auprès de ses confrères sa différence profonde d'opinion et son attachement indéfectible aux valeurs libérales.

Le père et la fille entretenaient désormais des relations très distantes, qui se limitaient pour le premier à offrir à sa fille un soutien financier régulier, et pour la seconde à donner de ses nouvelles par quelques brefs messages, écrits le plus souvent, agrémentés d'une visite de courtoisie pour l'anniversaire de son père.

La mère de Lucie, quant à elle, avait refait sa vie, des années plus tôt, avec un homme d'affaires de Miami. Après une année à vivoter sans but précis aux crochets de son père, Lucie avait trouvé avec l'EMS un véritable sens à sa vie.

Malgré la longueur de la file d'attente, Lucie s'efforçait d'échanger un sourire et quelques mots avec chaque convive. Elle parvenait ainsi à mémoriser les visages de la plupart des habitués, qui étaient touchés quand elle se souvenait d'eux. Alors qu'elle venait de servir une femme d'un âge impossible à déterminer, tant elle était marquée par la fatigue et recouverte de crasse, Lucie remarqua les traits familiers d'un jeune homme qui attendait patiemment son tour. Il lui sembla le reconnaître, mais elle était incapable de se rappeler précisément où elle l'avait vu précédemment.

1. Union laïque ultralibérale.

— Bonjour, monsieur. Que désirez-vous manger aujourd'hui ? lui demanda-t-elle en souriant.

Le jeune homme, en chemisette et sac sur le dos, releva la tête et regarda Lucie. Son visage se figea quelques secondes. Puis, il se mit à sourire à son tour.

— Lucie ? C'est bien toi ?

C'est au son de sa voix et à son sourire que Lucie reconnut enfin Michaël Darmont.

— Michaël ? Je ne le crois pas. Qu'est-ce que tu deviens, depuis... ?

Lucie réalisa sa maladresse. Elle voyait parfaitement ce qu'il était devenu : un sans-abri, comme des millions de personnes en Europe, jeunes ou plus âgées. Il n'y avait qu'à regarder ses vêtements sales, son visage crasseux et ses cheveux gras. Et pourtant, Michaël avait fréquenté la même faculté qu'elle, la prestigieuse université Paris-Dauphine. Lui aussi avait obtenu un doctorat, en sociologie, sauf que son père n'était pas assez riche pour lui verser une rente mensuelle. Lucie et lui avaient eu, dans le courant de leur quatrième année, une aventure qui n'avait duré que quelques semaines. Ils s'étaient quittés parce qu'elle refusait de renoncer à sa liberté et lui reprochait sa conception « exclusive et rétrograde de la relation homme-femme ». Ils étaient ensuite restés bons amis, mais ne s'étaient plus revus depuis la fin de leurs études. La jeune femme le servit tout en continuant de lui poser des questions.

— Tu sais où dormir au moins ?

— Oui, ne t'inquiète pas. Je suis très bien organisé.

Tout en lui parlant, Lucie fut frappée par la maigreur et la mauvaise mine, accentuée par une barbe d'une semaine, de son ancien camarade de fac. Il avait dû s'en rendre compte, car il avait soudain baissé la tête, comme s'il n'osait plus soutenir son regard. Il se sentait poisseux.

Il ne s'était pas lavé depuis plusieurs jours et était persuadé qu'il la dégoûtait.

— Attends, lui dit-elle, alors qu'il s'éloignait. Tu ne vas pas repartir comme ça !

Elle était sortie quelques minutes de la camionnette en s'excusant auprès de ses trois camarades. Grâce à son tact, elle était parvenue à lui faire oublier sa honte et à le convaincre de l'attendre jusqu'à la fin de la distribution de cet après-midi. Elle s'en serait voulu de le laisser partir en sachant qu'elle pourrait très bien ne jamais le revoir. Et là, elle aurait toujours eu le sentiment qu'il lui était arrivé malheur et qu'elle n'avait pas su l'empêcher.

— Nous manquons de bras pour la distribution. Ça te dirait de te joindre à nous ?

Après avoir reconduit la camionnette jusqu'aux entrepôts d'EMS, dans le MIN¹ de Rungis, Lucie avait présenté Michaël au directeur du centre de stockage et de préparation des repas. Elle s'était portée garante de sa moralité. Son chef avait rapidement accepté de prendre Michaël à l'essai, mais avait tout de même tenu à le mettre en garde.

— Je te préviens. Si jamais j'apprends que tu détournes ne serait-ce que quelques pommes pour les revendre pour ton compte, je te botterai le cul moi-même, c'est compris ?

— Oui, monsieur. Vous pouvez compter sur moi.

— Maintenant, fais-moi plaisir, veux-tu ? Va prendre une douche ! Tu pues à faire fuir un putois ! Demande à Lucie des vêtements propres et un tee-shirt... Et profite-en pour faire le tri dans ton sac à dos... Ça ne doit pas être beau à voir non plus là-dedans.

Une heure plus tard, Lucie avait récupéré un Michaël tout neuf, sentant le savon et rasé de frais. Certes, il était toujours aussi décharné. Il nageait littéralement dans son tee-shirt de l'EMS. Mais au moins, il ressemblait désormais beaucoup plus à l'étudiant qu'elle avait connu.

— Allez, Michaël, viens ! La navette part dans cinq minutes.

Ils montèrent alors, avec une vingtaine d'autres salariés et bénévoles, dans un minibus peint aux couleurs de

1. Marché d'intérêt national.

l'EMS. Le chauffeur déposa les passagers en chemin, aux sorties successives de l'autoroute A6 en direction de Paris. Il remonta jusqu'au boulevard périphérique et entra dans la capitale pour faire descendre les quatre derniers au pied du stade Charléty avant de faire demi-tour pour retourner à Rungis. Michaël n'avait aucune idée d'où il allait passer la nuit suivante. Pourtant, il était très détendu. Il ne s'était pas senti aussi bien depuis très longtemps. Il était propre, il avait mangé à sa faim et il avait à présent la sensation d'avoir trouvé une nouvelle famille. Malgré cela, il n'arrivait pas à être totalement heureux.

Les images de ses amis de la LRAC¹ lui étaient réapparues quand il s'était mis à somnoler dans le bus. Il avait commencé à revivre cette nuit du 2 au 3 juin précédent², où la brigade antiterroriste avait surgi dans leur squat d'un quartier délabré de Puteaux. Il se sentait toujours coupable d'avoir réussi à en réchapper, alors que tous ses amis avaient été arrêtés. Il lui arrivait souvent de revoir en rêve cette dernière nuit en compagnie de Tcheng, de Li Wei et de sa sœur Lin Yao, de Ludivine et de Massimo, et du dernier arrivé dans la bande, le jeune Max. Il n'avait eu aucune nouvelle d'eux depuis. Aucun d'eux ne s'était manifesté sur Internet sur leurs sites de tchat. Il s'était bien aventuré plusieurs fois à proximité de l'immeuble, les semaines suivantes, mais il avait repéré la présence de flics en civil. Peut-être ses amis avaient-ils été torturés ? Dans ce cas, il devait être recherché par toutes les polices européennes. Pendant un certain temps, il avait trouvé cette perspective assez romantique.

Le stade Charléty était situé en dehors de la zone protégée, mais le lieu était sous le contrôle des milices privées locales, qui se côtoyaient dans une paix relative. Du moins, tant qu'il faisait jour.

— Tu pourrais m'indiquer un endroit sans danger pour dormir ? demanda Michaël.

1. Ligue révolutionnaire anticapitaliste. Voir *Genèse de l'enfer*.

2. Voir *Genèse de l'enfer*, chapitre 35.

— Oui... , chez moi, répondit Lucie naturellement.

— Ah ? Tu es sûre ? Je ne voudrais pas...

Lucie tira Michaël par la main et se dirigea vers une station de la Compagnie des taxis verts. C'était la seule à être autorisée à pénétrer dans la zone sécurisée de Paris¹. Depuis plusieurs années, toute la grande couronne parisienne était en proie à des émeutes et des guerres de territoire quotidiennes. Le secteur sous contrôle des autorités légales regroupait les arrondissements du centre et de l'ouest de la capitale, ainsi que les communes de Boulogne-Billancourt, Neuilly-sur-Seine, Levallois-Perret, le quartier de la Défense et sa proche périphérie. Les populations y bénéficiaient d'une protection particulière de la police et de sociétés de protection privées. Lucie montra au chauffeur sa carte d'identité et son badge de résidente permanente.

— Rue de Lota, s'il vous plaît, dit-elle.

— Bien, madame.

Après avoir passé le barrage de sécurité de la porte d'Orléans, le taxi avait remonté sans encombre le boulevard des Maréchaux jusqu'à la porte d'Auteuil, puis avait pris le boulevard Suchet, l'avenue Henri-Martin, l'avenue Victor-Hugo et enfin la rue de Longchamp sur la gauche jusqu'au début de la rue de Lota, qui redescendait vers le sud en sens unique. Michaël était resté silencieux pendant ce trajet d'une quinzaine de minutes. Il redécouvrait cette lumière si particulière des rues de Paris et surtout ce quartier chic qu'il avait arpenté au gré de ses promenades solitaires pendant ses huit années d'études à l'université voisine Paris-Dauphine.

— Tu vis toujours ici ! s'étonna Michaël.

— Bien sûr, pourquoi ? L'appartement est coquet. Le quartier est charmant...

— Et le loyer, très abordable, ironisa le jeune homme.

— C'est vrai, reconnut Lucie avec un sourire presque désolé.

L'appartement appartenait en effet à son père, qui l'avait mis à sa disposition depuis le début de ses études. Il savait

1. Voir *Genèse de l'enfer*, chapitre 6.

pertinemment que sa fille chérie ne gagnerait jamais assez d'argent, ne serait-ce que pour payer le loyer d'une chambre de bonne minable dans l'est de Paris. Alors, outre la rente qu'il virait sur son compte chaque mois, il lui avait offert la jouissance de ce logement très confortable et surtout à l'abri de la violence des banlieues. Dans l'espace confiné de l'ascenseur qui les conduisait au dernier étage de cet immeuble bourgeois, Michaël éprouva un sentiment mêlé de gêne et d'attirance. Son sac sur le dos, qui contenait encore son duvet, sa tente individuelle et quelques babioles, lui interdisait de maintenir entre eux une distance honorable. Il garda les yeux baissés jusqu'à l'ouverture de la porte.

En entrant dans le trois-pièces sous les toits, Michaël eut l'impression que rien n'avait changé de place. Les peintures des murs étaient juste un peu défraîchies. Pour le reste, tout ressemblait à ses souvenirs des quelques semaines de bonheur qu'il avait partagées avec elle.

— Tu connais la maison, alors... , installe-toi pendant que je prends une douche.

Michaël posa son sac à dos dans l'entrée et passa en revue les détails de la décoration. Il s'arrêta dans le salon, devant une petite cheminée dont l'âtre était condamné par une plaque de tôle noire. Au-dessus du manteau se trouvait un grand cadre de plexiglas derrière lequel Lucie avait disposé, dans un savant désordre, les photos des moments importants de sa vie. Il reconnut un cliché d'elle avec ses parents, alors qu'elle devait avoir douze ans. « Mon dernier souvenir d'un moment de bonheur avec mes deux parents en même temps », lui avait-elle un jour avoué avec mélancolie. Au milieu de tous ces instants, figés sur papier glacé, Michaël ressentit un mélange de nostalgie et de fierté lorsqu'il aperçut un portrait de Lucie et de lui en train de s'embrasser.

— Tu veux boire quelque chose ?

Michaël sursauta et se retourna. Il resta bouche bée devant elle. Lucie avait troqué son jean contre une jupe, et son tee-shirt contre un chemisier imprimé, sans manches. Il eut l'impression d'avoir fait un bond de six ans en arrière.

Elle avait noué sur sa tête une serviette de bain pour sécher ses longs cheveux châtain clair, comme elle le faisait toujours après une douche. Il la détailla comme s'il la voyait pour la première fois de sa vie. Il redécouvrait ce visage délicat qui cachait une grande détermination.

Elle n'était pas particulièrement jolie, mais ses traits étaient harmonieux. Ce qui lui plaisait le plus chez elle, c'étaient ses yeux verts et son regard franc. Il jeta un coup d'œil rapide et presque gêné aux jambes et aux pieds nus de Lucie. « J'avais oublié qu'elle avait aussi de jolies jambes, pensa-t-il furtivement. Il est vrai qu'elle se mettait rarement en jupe, à la fac. Avec tous ces machos toujours en quête d'un nouveau trophée sur leur tableau de chasse !... »

— Michaël ? Tu vas bien ?

— Euh, oui. Tu as du jus de fruits ?

— Du jus de fruits, une bière, un café...

— Elle est fraîche ?... Je veux dire..., la bière, elle est fraîche ?

— Va pour une bière... Assieds-toi, ne reste pas debout !

Confortablement installés côte à côte sur le canapé du salon, devant une table basse en bois, Lucie et Michaël avaient dîné d'une pizza, commandée à un traiteur italien et arrosée d'un chianti d'origine indéfinissable, mais à la saveur tout à fait acceptable. Le vin aidant, ils s'étaient sensiblement décrispés. Ils avaient ri de bon cœur en reconnaissant l'un et l'autre le fiasco de leurs études en termes de carrières professionnelles. Aucun des deux n'avait trouvé un quelconque emploi justifiant tous leurs efforts. Lorsqu'il lui avait fait remarquer qu'elle aurait pu éviter cela en choisissant un sujet de thèse moins polémique, Lucie avait rétorqué :

— Pour faire comme papa ? Merci...

Au fil de leur conversation, Michaël en arriva à lui raconter sa récente aventure et l'errance qui s'en était suivie. La réaction de Lucie le dérouta. Il avait eu du mal à cerner si elle était ironique ou sincère. Elle se tourna vers lui et s'approcha d'un petit bond de côté sur le canapé. Elle posa ses doigts sur

son torse. Il pouvait sentir la chaleur de cette main délicate à travers le coton de son tee-shirt. Son cœur s'accéléra. Elle lui adressa un sourire mi-amusé, mi-admiratif, et lui dit :

— Aurais-je en face de moi un révolutionnaire en cavale ? Tu caches bien ton jeu derrière ce regard juvénile et cette allure neutre et sans fantaisie.

La mine dépitée de Michaël la fit éclater de rire.

— Tu ne me crois pas, je le vois bien. Écoute, ça m'a fait plaisir de te revoir. Je dois y aller maintenant. On m'attend...

— Je sais bien que non, Michaël. Sauf si tout ce que tu m'as dit avant était faux. Je me trompe ?

— Non..., mais je refuse de te mêler à ça. Je ne voudrais pas te causer des ennuis.

Elle le regarda droit dans les yeux, comme si elle cherchait à lire dans ses pensées. Elle s'avança un peu plus vers lui.

— De toute façon, il est trop tard. Il fait déjà nuit et tu ne saurais même pas où aller.

Les yeux baissés, Michaël était irrésistiblement attiré par ce que laissait entrevoir l'échancrure du chemisier en coton de Lucie. Elle le força à relever la tête et approcha sa bouche de la sienne.

— Moi aussi, j'ai envie de toi, murmura la jeune femme.

— Mais... je..., balbutia Michaël.

Elle plaqua ses lèvres contre celles de son ancien amant et se mit à l'embrasser par petites touches. Ils tentèrent quelques minutes de contenir leurs pulsions. Mais ils avaient été, l'un comme l'autre, si longtemps privés de ces plaisirs simples qu'ils ne tardèrent pas à se retrouver entièrement nus sur le canapé, enlacés dans une étreinte dévorante.

Neuilly-sur-Seine, vendredi 25 août 2028, 18 h 20

— C'est bien compris, Portal ? À partir de ce soir, et jusqu'à nouvel ordre, je déménage boulevard du Général-Kœnig. Nous ne sommes plus en sécurité ici.

— Tout de même, patron, j'aurais pu faire poster une équipe de protection avec une relève toutes les quatre heures. J'aurais été plus rassuré.

— Parce que vous trouvez qu'on a suffisamment d'hommes pour ça ? De toute façon, ma fille ne sera nulle part mieux protégée que là où nous allons.

— Vous ne m'avez pas donné l'adresse. C'est à quel numéro du boulevard ?

— Pas au téléphone. Je vous dirai ça lundi, à la brigade. D'ici là, vous pouvez me contacter à tout instant, d'accord ?... Bon week-end, Portal.

— Bon week-end, patron.

Estelle De Jong raccrocha son portable et inspecta d'un regard circulaire le séjour de son appartement-terrasse, situé au dernier étage d'un immeuble cossu du boulevard Maurice-Barrès. Bien qu'elle fût habituée à affronter des situations autrement plus difficiles, Estelle semblait perdue. Elle se contentait de répondre machinalement à sa petite Camille, qui ne cessait de la seriner.

— On va revivre avec papa pour toujours ?

— Mais non, ma chérie, c'est juste pour quelque temps.

— Est-ce que je dois emporter mes affaires d'école ?

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? demanda Estelle, visiblement irritée.

— Laisse ta mère tranquille, intervint Rosa-Maria, la nounou de Camille. Je vais t'aider à préparer tes affaires.

— Merci, Rosa-Maria. Mais dépêchez-vous tout de même. Il ne devrait plus tarder maintenant.

Vingt minutes plus tard, la sonnerie du visiophone retentit.

— Vous êtes prêtes ? demanda Estelle, avant d'appuyer sur le bouton du microphone. Allô, oui ?

— Bonsoir, madame Larieux, c'est Nolan. C'est votre mari qui m'envoie.

Estelle ne voulut pas perdre de temps pour expliquer au collaborateur et garde du corps de son ex-mari, Stéphane, qu'elle n'était plus madame Larieux depuis longtemps déjà.

— Bonsoir. Attendez-nous dans le hall, je vous prie. Nous descendons dans deux minutes.

En voyant arriver Estelle et Camille, accompagnées de Rosa-Maria, Nolan retira sa casquette de chauffeur pour les saluer et fit signe à la nounou de déposer les deux lourdes valises à roulettes qu'elle traînait avec peine. Avant de charger les deux bagages dans le coffre, il invita d'abord la mère et la fille à prendre place à l'arrière de la voiture. Puis il ouvrit la portière côté passager et aida Rosa-Maria à grimper dans le véhicule blindé avec la même attention que si elle avait été sa patronne. Les dix minutes du trajet jusqu'à l'hôtel particulier du boulevard du Général-Kœnig, où Stéphane Larieux avait installé ses appartements ainsi que le siège social de sa multinationale *Very Intensive Protection*, se déroulèrent dans un silence de cathédrale. Estelle était impatiente de lui poser des questions à propos de la situation de son ex-mari, bloqué en Crète en compagnie de son directeur financier, Jean Sterne, à la suite de la fermeture de l'ensemble du trafic aérien de l'Europe pour raison de sécurité.

Mais elle ne voulait pas inquiéter inutilement sa fille de neuf ans, à qui elle s'était toujours efforcée d'offrir un cocon protecteur à l'intérieur de cette zone du centre et de l'ouest parisien, dans laquelle l'élite française continuait de jouir des privilèges dus à sa fortune ou à ses relations avec le pouvoir.

Certes, Estelle était consciente que Camille était trop intelligente pour ne pas se poser de questions à propos de ces manifestations de violence qui se faisaient entendre au loin, au-delà du bois de Boulogne et en provenance de l'autre rive de la Seine.

Ces dernières nuits, Camille avait été réveillée plusieurs fois par des bruits d'explosions et des lueurs d'incendies. Combien de temps encore sa mère parviendrait-elle à calmer ses peurs en lui disant simplement « Ne t'inquiète pas, mon bébé. Ce n'est rien. Rendors-toi » ?